

textes : *Ecclésiaste, 1 / 12 - 2 / 11 ; Évangile selon Marc, 7 / 31-37*

chants : 250 et 741 (*Arc-en-ciel*)

Chers amis, ne craignez rien, je ne vous dirai pas ce matin que « moi, l'Ecclésiaste, l'homme de l'Église, je suis tout à l'heure devenu roi sur Israël à Saumur » !... Beaucoup de choses empêchent une telle prétention. D'abord vous n'êtes, les protestants réformés, qu'un tout petit bout de l'Israël de Dieu à Saumur ; il y en a en effet beaucoup d'autres, dont certains sont fraternellement avec nous ici-même aujourd'hui. Et si je sais où est le centre, le cœur, l'âme d'Israël : en Jésus-Christ vivant, ressuscité, j'ignore parfaitement où en sont les limites, et c'est très bien comme ça. Vouloir dénombrer les enfants de Dieu ne peut venir que du diable ! (1 Chr. 21 / 1) Dans sa patience, plutôt que de les exclure, Dieu laisse plutôt aux gens le temps de le rencontrer, de le reconnaître en Jésus-Christ, et de recevoir celui-ci comme Seigneur et Sauveur, dans leur vie de chaque jour. S'il y a un roi sur Israël, c'est lui, lui seul ; il s'est acquis ce titre sur la croix où, mes amis, il est mort pour chacun de nous.

Et puis, « ecclésiastes », « gens de l'Église », nous le sommes tous, tous les baptisés, tous ceux qui confessons Jésus-Christ. C'était l'un des chevaux de bataille des Réformateurs au XVI<sup>e</sup> siècle que de dire qu'il n'y a pas d'état ecclésiastique différent de l'état laïc. Oui, nous sommes tous prêtres, tous les baptisés, hommes et femmes, tous admis à prier Dieu pour le monde à cause du seul vrai prêtre, du seul qui a offert le sacrifice nécessaire et suffisant : le Christ. Ainsi, si l'homme d'Église, l'Ecclésiaste, est roi, alors chacun de nous l'est aussi ! Et ça, voyez-vous, ça tombe bien. Parce que le texte de *l'Ecclésiaste* que nous avons entendu, chacun de nous pourrait le dire, en tout ou en partie selon son âge. Et c'est ce qu'il nous invite à faire, justement. Nous, nous qui sommes toujours rois sur quelque chose, nous qui aimons régner sur nos proches, sur notre carrière, sur notre propre vie..., regardons. Regardons-nous.

Le sage qui s'exprimait dans ce livre a voulu nous faire réfléchir sur la vie, afin que nous ne soyons pas seulement des branches trimbalées par le courant d'un fleuve qui nous dépasserait, mais vraiment des acteurs de notre existence, des acteurs conscients et volontaires. Et en même temps, le sage, il regarde ce qui l'entoure, il regarde ceux qui l'entourent, il regarde la vie des hommes et des femmes : « *voici que tout est vanité et poursuite de vent...* » Vanité que de regarder ça, et vanités les choses qu'il regarde. Ça n'a pas de sens, comme aurait dit Raymond Devos... Il y a là un regard sur soi et sur le monde qui peut sembler décourageant, aux responsables politiques, aux parents, aux jeunes qui regardent leur avenir, aux militants de toutes sortes et de tous combats. Un regard mortifère ?

Non. Ce regard n'est pas mortifère. Cruel, oui. Il fait perdre ses illusions. Mais ça, c'est bien, de perdre ses illusions. C'est bien, de voir ses limites. C'est une bonne chose, que de se mesurer avec une règle juste. Ne pas croire qu'on peut, alors qu'on ne peut pas. Ne pas croire qu'on ne peut pas, alors qu'on pourrait. Ne pas s'imaginer qu'il faut tout essayer, que ça rend libre, que ça fait grandir... alors qu'au contraire ça emprisonne, ça fait mourir... Chers amis, chers frères et sœurs, je me sens d'autant plus libre aujourd'hui de répercuter vers vous ces paroles bibliques que je n'ai rigoureusement aucune arrière-pensée en le faisant, puisque je ne vous connais pas encore, ni vos projets, ni vos réalisations, que ce soit dans l'Église, dans la cité ou dans vos vies personnelles !

C'est un appel à la lucidité et à l'humour que j'entends avec vous ce matin. Nos plus grandes œuvres ne sont rien, et ne valent pas le mal qu'on s'est donné, ou qu'on a donné aux autres. La langue est bien faite, quand même : « le mal qu'on s'est donné ». Le mal. Pour qu'au bout du compte « *il n'en reste rien sous le soleil* ». Redécouvrir que la fin ne justifie jamais les moyens, puisque la fin, comme l'Ecclésiaste le dit dans un autre passage, c'est la même pour tous, et on n'y emporte rien... Mais si c'est vrai, ce qu'il nous dit, alors il ne faut plus « se donner du mal » ; au contraire, il faut se donner du bien, et donner du bien aux autres ! Tout le mal qu'on se donne est folie, et toute sagesse, toute idéologie, est folie. L'humanité n'est ni meilleure ni pire qu'au Paléolithique, sauf que chez nous on vit plus longtemps et plus seul, et qu'on peut tuer beaucoup plus de monde à la fois...

Mais quand on n'essaye plus de bâtir le monde à sa propre image, quand on n'essaye plus de ranger les autres sous les nécessités de ses propres projets, alors on peut rire de soi et sourire aux autres. La sagesse de *l'Ecclésiaste*, ce n'est pas la déprime d'un puissant désabusé, c'est le clin d'œil du simple qui refuse de sacrifier le présent à l'avenir, qui refuse de sacrifier les autres « *pour le plus grand bien* » – comme l'un des héros du dernier *Harry Potter*. C'est un message d'amour adressé à la jeunesse qui n'a pas d'âge : ne vous privez pas de vivre heureux au nom de soi-disant impératifs supérieurs, ne vous privez pas de vivre au nom de l'idée de la vie que vous vous faites. Ne soyez pas pleins de vous, ce serait être pleins de vide ! Vous valez mieux que toutes les richesses, tous les pouvoirs et toutes les réussites du monde entier !

Le même message, nous le retrouvons un peu partout dans les évangiles, je ne vous citerai pas ces passages – peut-être certains vous viennent-ils à l'esprit. Ce message, nous avons besoin de l'entendre, car nous sommes comme

l'Ecclésiaste, je vous le disais : nous voulons faire, et savoir, et maîtriser, et nous passons notre vie à la gaspiller, à la brûler, par sagesse ou par folie, à grand ou à petit feu. Et plus on est en haut de l'illusoire échelle, plus on court le risque : plus on peut, plus on fait... Nous sommes comme... Tiens, nous sommes comme cet homme qu'on amène à Jésus. Pris par nos idées, nos efforts, nos échecs, nos succès, bref, nos vanités, nous n'entendons plus rien. Nous ne nous entendons plus que nous-mêmes, par-dedans, sans altérité, sans rencontre avec qui que ce soit. Nous sommes autistes.

L'homme sourd ne parle pas. C'est normal. Parler, c'est reproduire des sons. Si vous ne les entendez pas, comment les reproduirez-vous ?! Et lorsque nous n'écoutons plus que nous-mêmes, comment produirions-nous des sons pour les autres ? Entendant de l'intérieur, peut-être nous parlons-nous aussi à nous-mêmes par-dedans ? Vous savez, comme cet homme, dans une histoire racontée par Jésus – cet homme qui « *raisonnait en lui-même et disait : "Que ferai-je ? Car je n'ai pas de place pour amasser mes récoltes. Voici, dit-il, ce que je ferai : j'abattrai mes greniers, j'en bâtirai de plus grands, j'y amasserai tout mon blé et mes biens, et je dirai à mon âme : « Mon âme, tu as beaucoup de biens en réserve pour plusieurs années; repose-toi, mange, bois et réjouis-toi.»* » Mais Dieu lui dit : *"Insensé ! Cette nuit-même ton âme te sera redemandée ; et ce que tu as préparé, à qui cela sera-t-il ?"* » (Luc 12 / 17-20)

Celui qui n'entend que lui ne parle plus qu'à lui. Il est coupé de la réalité, coupé des autres. Ce que Jésus fait avec l'homme qui est simplement sourd et donc muet, c'est un enseignement pour nous tous : il nous montre d'abord comment nous sommes. Nous, notre système économique, nos relations politiques et sociales, notre univers culturel, notre vieillesse si nous sommes vieux, notre jeunesse si nous sommes jeunes. Tout le monde est concerné par cette constatation. Mais tout le monde est également concerné par la guérison qui s'opère là. Les doigts dans les oreilles, ces doigts qui écrivent ou qui lisent la Parole de Dieu, une parole qui se reçoit bien sûr par les oreilles, qui vient de l'extérieur de soi ; une parole originale, surprenante puisqu'énoncée par un autre que moi ; une parole bouleversante, parce qu'elle bouleverse la manière dont je construis ma vie... La salive sur la langue, la salive, produit de la bouche : c'est la parole encore qui est signifiée. Et voici que ça se passe : la parole de Jésus, parole de Dieu, signifiée par les doigts, puis par la salive, est enfin prononcée...

Et le grand miracle est là. La parole que Dieu prononce en Jésus-Christ pour chacun de nous, c'est : « *ouvre-toi* ». Le « sésame » qui nous ouvre à une nouvelle existence n'est pas une parole secrète ni magique, mais c'est juste cette ouverture dite dans la langue de tout le monde. Le miracle n'est pas dans le mot, mais dans celui qui le prononce. Ce ne sont ni nos idées ni nos actes qui nous ouvrent et nous permettent de nous exprimer, c'est-à-dire de sortir de nous-mêmes, de nous extérioriser pour entrer dans une vraie relation avec les autres. C'est la parole de Dieu, le Christ lui-même, qui nous dépréoccupe de nous et qui, ainsi, nous ouvre au monde, nous ouvre à la vraie vie qui est relation vivifiante et non plus solitude ou relation mortifère.

Chers amis, c'est donc bien une telle parole qu'il nous faut rechercher, pour chacun de nous, pour notre Église, et pour la cité, pour le monde. Mais pour la bien chercher, il faut cesser de chercher. Il faut sortir des modèles que nous avons, et qui ne nous sont inspirés que par notre miroir. Il faut se laisser amener vers Jésus, celui qui nous a donné la vie en perdant la sienne, celui qui « *[nous] aime jusqu'au bout* », comme dit l'évangéliste Jean (13 / 1). Il est l'exemple de la plus complète dépréoccupation de soi. Il est l'antithèse de ce que l'Ecclésiaste nous montrait de nous. Mais surtout, il réalise « *ce que l'œil n'a pas vu, ce que l'oreille n'a pas entendu, et ce qui n'est pas monté au cœur de l'homme : tout ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment.* » (1 Cor. 2 / 9)

Forts de cette inimaginable parole, ouverts à une nouvelle relation à nous-mêmes et aux autres, nous pouvons désormais parler de ce que Jésus a fait pour nous, et qu'il propose à tout être humain digne ou indigne. Nos mots et nos gestes n'en rendront bien sûr pas vraiment compte, mais ce n'est pas nous qui guérirons, ce n'est pas nous qui ouvrirons, ce n'est pas chez nous que nous amènerons les gens. Écouter le Maître, parler de lui, lui amener tous ceux qui ont besoin d'être ouverts à la vraie vie. L'Église a-t-elle autre chose à faire ? Dans l'humilité, l'humour sur soi et la clairvoyance sur le monde, sans idéologie ni parti-pris, sans se croire soi-même quelqu'un et sans croire que ce que nous faisons est quelque chose. Juste partager notre bonheur. Annoncer la paix que donne le Christ. Amen !

Saumur (rentrée + accueil) - David Mitrani - 6 septembre 2009